

Feuilleton du Pays du dimanche : Honneur pour Honneur

Autor(en): **Stéphane, Marie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1906)**

Heft 40

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-256291>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche

à
Porrentruy

TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Les engrais et la sécheresse

Ces lignes sont pour nos paysans : il est bien permis, eux qui sont si nombreux et si fidèles lecteurs du *Pays du dimanche* de leur consacrer une fois ou l'autre, l'article de tête. Aussi bien, la question de la sécheresse est générale et vous intéresse plus ou moins tous.

Jean d'Arables, dont on connaît la compétence, a traité le sujet si diversement discuté des engrais, mais au point de vue et la sécheresse. Cette sécheresse qui atteint presque toute la Suisse, frappe surtout les fourrages, les racines fourragères et même dans certaines régions, la vigne, plus habituée, cependant à supporter le manque d'eau. C'est un véritable désastre pour les centres d'élevage et l'on recourt une fois de plus aux aliments de fortune, de mauvaise fortune, à vrai dire : feuilles et ramilles d'arbres, foin avariés, etc. dont on s'était vite déshabitué depuis l'année de 1893, de fâcheuse mémoire.

L'étendue même des dommages causés par la sécheresse à toutes les cultures tardives met en relief une observation signalée depuis longtemps par les agronomes, nous voulons parler de l'efficacité remarquable des engrais. C'est un fait bien connu en physiologie végétale que les plantes évaporent beaucoup moins d'eau en milieux riches qu'en milieux pauvres. Dans une terre mal fumée, comme cela arrive encore trop souvent pour la sole de plantes-racines, les choux fourragers s'épuisent à envoyer des racines longues et nombreuses à la recherche des aliments. Elles ont, en propres termes, d'autant plus soif qu'elles ont plus faim.

Feuilleton du *Pays du dimanche* 38

Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

La femme du banquier posa la main sur le bras de son neveu, et fébrilement :

— Vous avez vu mon fils ? Oh ! parlez-moi de lui, je vous en prie. Son absence me tue. Luc ne me reconnaîtra plus à son retour. Voyez, je ne suis plus qu'une vieille femme ! ajouta-t-elle, demandant à son miroir de lui donner un démenti.

— Je proteste contre cette dernière assertion, ma chère tante ! répliqua galement le jeune homme.

— C'est cependant la vérité. Si mon fils tarde trop à revenir, il pourra bien ne plus me retrouver. Aussi quelle étrange idée de s'en aller courir sous toutes les latitudes,

Les physiologistes qui sont des gens précis, ont voulu mesurer par des chiffres les quantités d'eau nécessaire à la vie des plantes ; leurs observations ont porté surtout sur les céréales et les graminées de prairies. Elles montrent qu'en terrain fumé, la fétuque, petite herbe des prairies sèches, développe 4 fois moins de racines, par rapport à ses feuilles, qu'en terrain sans engrais. La production d'un gramme de matière sèche par cette même plante correspond à l'évaporation de 1200 grammes d'eau, sans engrais, et 555 seulement avec engrais. Il y a donc un intérêt spécial à bien fumer les terres des pays secs, c'est-à-dire toutes nos terres, pour cette année.

Mais il est en même temps, des façons culturales auxquelles il faut recourir pour conserver le plus longtemps possible à la terre l'eau bienfaisante qui lui tombe du ciel, en pluie ou en neige. Il a été établi par les statistiques météorologiques que, dans une même région, les hauteurs de la pluie qui tombe annuellement, sont à peu près constantes d'une année à l'autre. Ce qu'il y a de variable, ce n'est pas la quantité de pluie à tomber, mais la répartition de cette quantité suivant les saisons et les mois et c'est le défaut d'équilibre de cette répartition qui fait le désastre quand en été, la chaleur sévit sans accompagnement de pluie. Il s'agit donc, pour éviter la rigueur de la sécheresse en été, de réduire à leur minimum les pertes de l'eau tombée en automne, en hiver et au printemps et d'emmagasiner le plus possible de celle-ci. C'est par l'usage des labours profonds, préparatoires aux semailles, que l'on obtiendra ce résultat. Plus la masse de terre utilement remuée est grande, et plus grande aussi est la quantité d'eau qu'elle peut

plutôt que de rester tranquillement chez soi.

— L'idée a plus d'un côté avantageux, ma chère tante. Il n'est pas mauvais de rompre une fois le temps avec ses habitudes, pour se trouver avec des gens qui ne regardent pas les choses avec les mêmes yeux que vous. Le point de vue auquel ils se placent peut être meilleur ou moins bon... Cela est contestable ! Mais ce sont toujours des aperçus différents, et il me semble que l'esprit ne peut qu'y gagner.

— C'est aussi mon avis !... Bonsoir Guy, je suis heureux de vous voir parmi nous, fit M. de Verneuil qui entra en ce moment. Vous m'avez témoigné le désir d'être reçu dans la plus stricte intimité, nous vous avons obéi, continua-t-il. Vous ne m'en voudrez pas cependant de faire exemption pour un seul convive, en vous présentant à notre ami le baron de Montbrun. Il a beaucoup connu vos parents, il aura du plaisir à vous voir.

absorber et retenir. Reste ensuite à conserver cette eau qui, en été, par suite des phénomènes de la capillarité remonte à la surface et s'évapore ou est dissipée par les feuilles qui la soutirent à la terre à l'aide du système racinaire de la plante. Des binages faits à propos et répétés rompent la capillarité et c'est ce que savaient nos pères, quand ils ont fait passer en adage qu'un binage vaut deux arrosages. Des sarclages feront ensuite disparaître les mauvaises herbes qui puisent inutilement à la réserve d'eau du sol sur lequel elles vivent au détriment de la plante cultivée.

Ces façons culturales : labours profonds, binages, sarclages, appuyées de la bonne fumure dont nous venons de dire aussi le puissant effet physiologique, conserveront à la terre la fraîcheur utile pour tout le temps de sa gestation annuelle.

Pour en revenir à l'action des engrais contre la sécheresse, qui est l'objet principal de cet article, l'observation agricole en confirme tous les jours pratiquement le succès. Dans le dernier rapport de la Chaire d'agriculture de Châtillon sur Seine, le professeur Faasse, vient en effet, de signaler cette constatation expérimentale qui nous paraît singulièrement concluante et dont sera frappé certainement, comme nous venons de l'être nous-même, le lecteur avisé.

« On sait, dit-il, que le printemps très sec à un moment donné a compromis d'une façon irrémédiable la récolte de l'avoine, à un moment à la betterave, au point que certains cultivateurs désespéraient de son avenir. Or, à Châtillon, à la ferme de l'Avenir chez M. Léon Japiot, dans une terre de qualité inférieure, sèche, brûlante même, ayant très peu de profondeur végétale, il a été loisible d'ob-

— Je serai moi-même très heureux de renouveler connaissance avec le baron, mon cher oncle. Son nom ne m'est pas inconnu, mais mes souvenirs sont trop vagues à son endroit pour associer dans ma mémoire un visage à ce nom.

— Quoi, Georges est ici ! fit avec un plaisir évident M^{me} de Verneuil.

Pour quarante-huit heures seulement, paraît-il. J'ai eu la bonne fortune de le croiser il y a un instant et de le décider à venir dîner avec nous... Voulez-vous donner les ordres nécessaires pour le recevoir, ma chère amie.

— Il n'y a qu'à faire ajouter un couvert. Chantal, sonne donc le maître d'hôtel, ma chérie, je vais le prévenir.

Elle se retourna vers le marquis :

— Luc ne vous a-t-il pas parlé de retour, Guy ?

— Non, ma chère tante, mais il est évident qu'il se blâmera promptement de l'existence à grandes guides qu'il mène en Rus-

server la bonne tenue de la betterave qui avait reçu des engrais potassiques (Maimite) dans sa fumure. L'hygroscopicité du produit en accaparant à lui le peu d'humidité de l'atmosphère, le matin surtout, a sauvé la plante d'une phase dangereuse dans les conditions de son implantation. C'est un fait observé et qui confirme les observations déjà faites, en Allemagne notamment.

Nous avons pu voir nous-même en Allemagne, pendant les étés de 1900 et 1904, qui furent très secs, les betteraves fourragères et sucrières, fumées aux sels de potasse, dont nos voisins font grand usage, rester vigoureuses et vertes malgré l'absence des pluies. Et cette année on fait la même constatation dans l'Anjou, si cruellement atteint et dans les herbages du Nivernais et du Charollais.

Au début de la campagne 1907, conclut Jean d'Araules, ces faits sont utiles à rappeler. Nos terres sont sèches pour longtemps; il leur faut des engrais et notamment des engrais potassiques pour assurer la levée rapide et régulière des céréales d'automne.

La pièce de cent sous

Aiguesmortes est une jolie petite ville du Gard, tout inondée de soleil et de lumière, célèbre par ses remparts, sa tour de Constance, l'embarquement de saint Louis pour les Croisades et l'entrevue de François I^{er} avec Charles-Quint. Mais elle est aussi célèbre pour ses habitants par le souvenir du gendarme Florimond.

L'épopée de ce brave Pandore est écrite à la fresque sur les quatre grands panneaux de la salle à manger de l'hôtel de la Maereuse.

Le premier panneau représente un chien en arrêt et, dans la pénombre d'un sentier, la silhouette de deux gendarmes; dans le second, les deux Pandore sont au galop, poursuivis par un chien; le troisième fait assister le spectateur à un repas que partage le chien; le quatrième, enfin, nous montre un gendarme, le chapeau sur la tête, tout botté, mais sans pantalon, tandis qu'un chien, tenant dans sa gueule une culotte, s'enfuit à travers un carreau de papier, remplaçant une vitre.

Il est possible qu'il soit obligé de revenir plus tôt qu'il ne pense lui-même, car on n'abuse jamais impunément de ses forces.

— Vous avez trouvé mon fils malade, et vous ne me le disiez pas, interrompit la mère prête à s'alarmer.

Un expressif regard de Chantal modifia la réponse du jeune homme.

— Mais je n'ai pas dit cela, répliqua-t-il avec assurance. Je vous affirme que la santé est indispensable, au contraire, pour pouvoir résister à une telle vie de surmenage.

M^{me} de Verneuil eut un sourire indulgent :

— Luc est si jeune, il est bien naturel qu'il aime à s'amuser!... dit-elle en tournant la tête pour éviter le regard de son mari.

L'arrivée de M. de Monbrun interrompit tout naturellement ce chapitre toujours sujet à discussion entre le banquier et sa femme. Chantal en éprouva un véritable soulagement. Elle avait été parfois témoin de reproches si pénibles échangés entre ses parents, à l'occasion de Luc, qu'elle ne redoutait rien autant que ce qui pouvait provoquer ces dissentiments.

(A suivre.)

Ces fresques sont signées Borrelli, un peintre de Nîmes, qui battait misérablement la campagne en 1866 et qui mourut obscurément et bravement à l'armée du Nord, en 1870.

Or, voici l'aventure qu'elles racontent. M. Nicole était un grand amateur de chasse. Il était fier de son chien Faro, qu'il se faisait gloire d'avoir dressé.

Un soir, il revenait, le carnier plein, lorsqu'au détour de la tour Carbonnière, fort détaché des remparts d'Aiguesmortes, il rencontra son ami, Sixte-Michel.

La conversation ne tarda pas à rouler sur la chasse, et Sixte-Michel, qui ne chassait guère que les petits oiseaux, soutenait l'inutilité du chien à la chasse.

M. Nicole cherchait à convaincre son compagnon en lui citant les prouesses de Faro, mais Sixte-Michel avait son opinion faite et n'en voulait pas démordre. A chaque fait que lui citait M. Nicole, Sixte-Michel répondait :

— C'est un pur hasard.

M. Nicole était exaspéré.

— Eh bien! supposons que tu aies la bouche ouverte, que je te jette un grain de raisin entre le nez et le menton; s'il ne tombe pas dans ta bouche, ce sera un pur hasard, n'est-ce pas?

— Tu es plus entêté que le bedeau des Pénitents blancs, fit Sixte-Michel.

— Eh bien! tu vas voir. Tiens, dit M. Nicole, nous sommes seuls. Faro ne nous voit ni ne nous entend, je vais mettre cette pièce de cinq francs sous cette pierre; nous allons entrer à Aiguesmortes et j'enverrai Faro la chercher. Tu ne diras pas que c'est un pur hasard, ça?

— Oh! pour ça non, ce ne sera pas un hasard.

Il siffla Faro et ils se dirigèrent vers Aiguesmortes.

En attendant le souper, les deux amis s'assirent sur un banc de pierre qu'ombrageait un magnifique figuier.

M. Nicole rompit bientôt le silence.

— Tu vois, Faro, dit-il en le caressant et en lui montrant une pièce de cinq francs, tu vois, j'en ai perdu une semblable, va la chercher!

Faro donna quelques éclats de voix et partit en courant le nez au ras du sol.

— Eh bien! qu'en dis-tu? dit M. Nicole.

— S'il rapporte la pièce, je dirai que ce n'est pas un pur hasard.

Faro quêtait tout le long du chemin et s'arrêta net devant la pierre sous laquelle était placée la pièce de cinq francs. Il cherchait à l'attraper avec son museau, lorsque deux gendarmes apparurent.

L'un des gendarmes, trouvant ce manège insolite, mit pied à terre. Florimond, tel était son nom, soulevant la pierre, y trouva la pièce de cent sous qu'il mit dans sa poche.

— Diable! dit-il, quel est donc ce mystère?

Puis il remonta à cheval, et les deux gendarmes s'acheminèrent vers Aiguesmortes. Tout en chevauchant, ils parlaient de leur découverte :

— Pour lors, Florimond, que penses-tu que cette pièce...?

Est une pièce à conviction... que c'est en cet endroit même que fut dévalisé le colporteur, et qu'avec cette pièce je vais faire un rapport.

Faro suivait les gendarmes.

— Le chien nous suit, dit l'un des deux.

— Tant mieux, fit Florimond; ce sera une pièce à conviction de plus.

En arrivant à Aiguesmortes, ils se mirent à table.

Faro ne les avait pas perdus de vue. Il s'approcha d'eux, on le caressa, on le régala, et Faro était devenu à son tour si caressant, qu'il poussait la familiarité jusqu'à fourrer son museau dans la poche de Florimond.

Le repas fini, chacun se retira dans sa chambre, et Florimond emmena Faro avec lui. Florimond, fatigué, venait à peine de déposer négligemment sa culotte sur le dossier d'une chaise, que Faro se précipita dessus, la happa et bondit à travers un carreau de papier qui remplaçait une vitre absente de la fenêtre.

Florimond en resta tout ahuri. Il cria :

« Au voleur ! »

On se mit à la poursuite du chien, mais on ne put arriver à le découvrir....

Sixte-Michel, attardé, quittait M. Nicole, fort inquiet de la longue absence de son chien, lorsque celui-ci arriva à toute vitesse et déposa un pantalon bleu aux pieds de son maître.

— *Dés qu'ès-aco ?* (Qu'est-ce que cela ?) exclama Sixte-Michel...

— Je ne sais trop, répondit M. Nicole.

Faro secoua vivement la culotte et fit tomber la pièce de cent sous.

— Et bien! qu'est-ce que tu en dis ?

— Jen dis... j'en dis, fit Sixte-Michel, que c'est un pur hasard de trouver dans une vieille culotte une pièce de cinq francs placée sous une pierre.

M. Nicole, après avoir un instant réfléchi, se frappant le front :

— O mon Dieu, quel malheur !

— Quoi donc ? interrogea Sixte-Michel.

— Tu ne comprends pas ? J'ai fait voir à Faro une pièce de cinq francs, il aura mal compris et aura cru qu'il m'en fallait une quelconque; il aura peut-être attaqué quelqu'un pour m'apporter cette pièce...

— Assassiner un gendarme ! voilà qui ne serait pas banal de la part d'un chien.

Les deux amis passèrent une nuit terrible à se consulter.

A l'aube, ils se dirigèrent vers la caserne de gendarmerie, accompagnés de Faro.

— Il est à vous, ce chien ? fit Florimond.

— Oui, gendarme, répliqua M. Nicole.

— Et ma culotte ?

— La voici, répondit piteusement M. Nicole en tirant de sa veste un pantalon bleu passablement déchiré.

— Ah ! ah ! je te tiens ! assassin du colporteur, s'écria le gendarme.

Et, mettant pied à terre, il commença l'interrogatoire. Il ne fut pas difficile de s'expliquer, et gendarmes et inculpés allèrent vider une chopine de vin blanc au café Saint-Louis.

La culotte fut généreusement payée.

— C'est égal, vous avez là un fameux chien, dit Florimond.

— Qu'est-ce que je te disais, hein, Sixte ?

— Que veux-tu ? Voilà ce que l'on peut appeler un pur hasard.

ADOLPHE PIEYRE.

Les accidents de chasse

Nous sommes en pleine période de chasse; il nous a donc paru intéressant de consacrer aujourd'hui une petite causerie aux accidents dont nos Nemrods peuvent être victimes.

Le premier est le plus fréquent, quoique le plus bénin, est la courbature. Tout chasseur y est exposé.

Elle se manifeste par une lassitude générale